

Christian FINAUD

(1924 – 2010)

POÈMES

Année 1958

(7 avril 1958 – Lundi de Pâques – Cordéac¹)

Matinal le printemps souffle sur ses doigts blancs
D'un givre étrange emprisonnant vents et branches.

Par moments, fond, du fond des âges l'océan
De bruits et de terreur qui passent et qui s'en vont ;
Respiration ample d'un Dieu qui se penche
Nous regardant de son vertigineux balcon.

¹ Village de l'Isère où Christian Finaud participait à la restauration d'une vieille ferme pour en faire une colonie de vacances pour enfants défavorisés.

Année 1960

L'Amour vert (poème à chanter très lentement)

Mon A-a-mour vert

Est inl A-a-ssable

Comme les v A-a-gues

De l A-a mer

Car il vient

Car elles viennent

Sur ce s A-able

Du tréfonds A-a-zur

Ô ta respir A-tion

I- Chaque **F**euille habille le vent d'automne

II- Chaque **F**euille habille de vent l'automne

II- bis Chaque **F**euille déshabille de vent l'automne

III- Chaque **F**euille s'habille du vent d'automne

III- bis Chaque **F**euille se déshabille du vent d'automne

IV- À chaque feuille s'habille le **V**ent d'automne

IV- bis À chaque feuille se déshabille le **V**ent d'automne

V- À chaque feuille s'habille de vent l'**A**utomne

V- bis À chaque feuille se déshabille de vent l'**A**utomne

- I- Chaque **V**ent habille d'automne les feuilles
- II- Chaque **V**ent habille l'automne des feuilles
- III- Chaque **V**ent d'habille de l'automne des feuilles
- IV- À chaque vent s'habille l'**A**utomne des feuilles
- V- À chaque vent s'habillent d'automne les **F**euilles
- VI- À chaque vent se (dés)habille l'**A**utomne des feuilles
- VII- À chaque vent se (dés)habillent d'automne les **F**euilles

- I- Chaque **V**ent habille de feuilles l'**A**utomne
- I- bis Chaque **V**ent déshabille de feuilles l'**A**utomne
- II- Chaque **V**ent habille les feuilles d'automne
- II- bis Chaque **V**ent déshabille les feuilles d'automne
- II- ter Chaque **V**ent habille les feuilles de l'automne
- III- Chaque **V**ent s'habille des feuilles de l'automne
- III- bis Chaque **V**ent se déshabille des feuilles de l'automne
- IV- À chaque vent s'habille de feuilles l'**A**utomne
- IV- bis À chaque vent se déshabille de feuilles l'**A**utomne
- V- À chaque vent s'habillent les **F**euilles d'automne
- V- bis À chaque vent se déshabillent les **F**euilles d'automne

- I- Chaque automne (il) s'habille de feuilles le **V**ent
- II- Chaque **A**utomne habille de feuilles le vent
- III- Chaque **A**utomne habille les feuilles de vent
- IV- Chaque **A**utomne s'habille de feuilles de vent
- V- À chaque automne (se dés)habille la **F**euille du vent

- I- Chaque **A**utomne habille de vent les feuilles
- II- Chaque **A**utomne habille le vent des feuilles

- III- Chaque **A**utomne s'habille du vent des feuilles
- IV- Chaque Automne (dés)habille de vent les feuilles
- V- Chaque **A**utomne (dés)habille le vent des feuilles
- VI- À chaque automne s'habille le **V**ent de feuilles
- VII- À chaque automne s'habillent de vent les **F**euilles
- VIII- À chaque automne se (dés)habillent de vent les **F**euilles
- IX- À chaque automne se (dés)habille le **V**ent des feuilles

- I- Chaque **F**euille habille l'automne du vent
- II- Chaque **F**euille s'habille de l'automne du vent
- III- À chaque feuille s'habille l'**A**utomne du vent
- IV- À chaque feuille s'habille d'automne le **V**ent
- V- De chaque feuille habille l'**A**utomne le vent
- VI- De chaque feuille habille l'automne le **V**ent

Année 1962

(5 mai 1962 – Paris)

Place de la Concorde

Sur la Place de la Concorde, j'ai pleuré,
J'ai pleuré non pas sur moi
Mais à cause de moi.
Comme un petit enfant j'ai senti
Que j'étais tout besoin de Toi
Ô Maman-du-ciel !
Mère en-deçà-du-bleu !

Mes pieds marchaient, mon corps marchait
(Avec mon corps ou sans mon corps, je ne sais)
Sur la pierre carrée des hommes.
Ce que je sais, c'est que des larmes
Sourçaient de dessous mon visage
Pauvre visage d'un autre monde.
Que m'importaient les regards de ceux
Qui me croisaient, ne les voyant pas.
À vif, j'avais, greffées œillères
Ou panneaux de côté en cristal
Opalescent. J'étais si petit
Qu'on ne me remarquait même pas.

La Place tournait, dense et lente
Telle un carrousel de pions de bois

Dessus un faux-semblant de toile,
Pompeuse, en plein vent.
Décor à force d'être célèbre, banal ;
Autour ses plans argent, ses arrondis trop verts,
Ses tours Eiffel, ses obélisques,
Ses longs Américains et autres
Lampadaires géants, rougeats.

Deux fois j'ai marché mon désert
Carré, autour de la Seine
Suivant pont de la Concorde,
Quai Anatole-France, puis pont de fer
Solférino et Tuileries.

Deux fois je l'ai fait,
Avec mon corps ou sans corps,
Je ne sais, le carré de magie.
Mes larmes comme des grelots.
Si petit, si petit ! J'ai dit
Ma petitesse, à chaque pas.

Qu'ai-je donc fait dans cette vie
De tout ce qu'aurais pu faire ?
Quels refus de la vraie aventure,
En combien de chemin non pris
Qui m'auraient mené au Père ?
Mon vouloir n'a pas de voilure
Assez grande à forcer le vent.
Je vis sur la vague, tourbillonnant
À sa merci.

Si encore, c'était par confiance
Et soumission au dessein pur
De Dieu ! Mais non : ma science
À vivre n'avoue pas son péché.
Ainsi, d'habitude, cela est.
Aujourd'hui je ne l'entends plus,
Mes larmes faisant trop de bruit.
Mais la vanité de tout moi
Reste, et à rien, presque, me réduit
Sinon d'être ce rien qui sait
Que ce rien peut être rempli
De prière.
Alors, follement, je prie, je prie, je prie
Sans chercher à autre chose être.

Je ne laisse plus de place
Qu'à la Parole entêté, dure,
De cette prière-par-Toi,
Ô mère du ciel qui tombe en pluie
Et en moi remonte, pure
Source devenue moi, tout cri !
Cri en moi, cri qui est moi,
Montant et mouvant, j'aperçois
Que je suis devenue une vague
D'un immense je-ne-sais-quoi.
Tout de la prière. Cataracte
De souffrances et de la Joie !
Alors se fleurit une idée
Toute simple, venant de soi :

(Jadis prier me faisait peur ;
Est-on jamais digne de prier
Face à face avec LE Visage ?
Dialoguer ? Le téléphone !
Je n'y ainsi ai jamais osé.)
Or tout à coup je perçois, sûr,
Qu'à chaque minute ou seconde
Il y a de par le monde
Un homme qui, comme moi, prie...

Un homme comme moi ou non
Pas comme moi, que m'importe !
Il prie et tant d'autres avec lui.
Donc pas un moment de cesse :
LA prière continue, file,
Comme un courant tout à travers
Du fond du temps de l'univers.
Joie, ô grande joie, je comprends
La Communion du monde et des Saints.
Le mystère du vivant-chemin ;
Celui-qui-est et qui-est-la Parole,
Le Verbe-fait-chair et chair-faite-verbe
Tout passe par Lui et par Lui
Tous nous passons pour aller
Au Père :
Ainsi je ne suis plus seul !
Pour prier, je n'ai qu'à m'ouvrir,
Me plutôt plonger en prière
Toute agissante et agissante toujours là

Océan, océan de Joie ! Alléluia !
Alléluia ! Sur les quais de pluie, j'ai chanté.
Et aux Tuileries... j'ai ri !

(3 octobre 1962)

Devant... (Vision de guerre)

L'oriflamme zigzague d'azur
Sur l'horizon blanc.
Que m'apporte ce mol tapis
De gazon-broutant-ses-moutons ?
(Qui ? Ne mange que du soi-même
Plus important à soi d'être enfin
Que le vieux soi qui est, mais n'a plus faim)
ELLE
ELLE arrive
Vers moi vient.

(Marine la plaine, zébrures en large,
Simule le large
De la mer vraie, plus pâle encor
Que son ciel sans corps.
Cendres de cigare tombant sans bruit
Sans cess, mouvement sans vitesse,
Que percent parfois, goguenardes,
Ces chaînettes de pluie
Que seuls aperçoivent, sur les tableaux d'enfants,
Les fous.)

La guerre est là pourtant

Belle et bête
Beethovenienne.
Les chars avancent ; ou la mer ? Vers moi.
Ma meurtrière est un cinéma
Qui ne se déroule pas, mais
S'élargit à la rencontre
De mes yeux
Vers le dedans de moi. Tout danse
Noblement.
Serait-ce déjà cette démarche
De la trop fameuse vision dernière
Qui dé-té-les-co-pe
Mes vieux souvenirs raccourcis ?
Assis y vais-je,
Ou est-ce ELLE ainsi, sans pas, qui
Vers
Moi
Vient ?

Honegger lourdement
Place
Ses pions
Fulgurants.
Fusent les angoisses ; pleut l'insolite
Sentiment de tout noir et ne rien comprendre.

Année 1963

(7 juillet 1963 – Auriol²)

Divagations à l'ombre

Peu à peu, les cigales se sont tues.

Du concert assourdissant, l'une à une s'est retirée, proportionnellement au soleil se couvrant.

Un vent léger, jeune pourtant qu'antique, est venu de dessous les nuages insensibles, alanguis. Or ce froissement des feuilles signifie quelque chose.

Parallèle à ce mystère du silence progressif.

Concerto en blanc (sale) percé par pièces esquissées de fauvettes, inachevées, non cousues.

De grands coups lourds dans le plafond du ciel surprennent.

On entend son propre cœur, comme une source de reproches glacés dans le grand remous tiède, ambiant.

Le son est coupé.

Soupir à la menthe.

S'agacent vingt mouches sur une migraine étouffée, bâillante, ridée.

On a envie de quelque chose de grand.

Un grand coup de balai en soi.

Mais « peuchère », je me sens si mal armé.

² Village provençal où la famille Finaud passait souvent le dimanche autour d'un « cabanon » loué à un paysan.

Des corbeilles, des charrettes de pétales de roses, trop roses (Fête-Dieu ?) se renversent au caniveau.

Piétinées, banales, dérisoires et pourtant si émouvantes dans leur parfum naïf saccagé.

Un jardinier avait sculpté des trésors dans du fumier !

Et toi, tu tailles des auréoles dans les ronds de fumée.

Je me crois épris de parfaire, et je ne sais qu'à peine faire.

Ô l'envie d'être saint, ou tout simplement pur !

On n'a plus envie de déménager.

Le temps, semble-t-il, travaille pour soi, pour s'enraciner dans une maison devenue étrangère, mais qui fait partie de soi.

Renvoyer toujours doucement la séparation, l'arrachement.

Faire comme si... c'était pour plus tard.

Quelle fraîcheur, ces poutres amies, la pâle lune fidèle.

Alors que, fiction retournée, c'est bien nous qui nous voudrions amie comprise et comprenante de ce gîte ;

Fidèle aux astres dit infinis, toujours qui reviennent.

Symphonie en chaconne !

Danse toujours peine finale, mais qui ne s'arrête jamais.

De faux réveils multicolores, d'inattendus coqs perturbent l'après-midi.

Quelque désordre de la nature ironise les règles et les fait sourire.

Dieu est plein d'humour, la nature aussi pour qui sait voir (sans trop chercher à comprendre).

Saint Pierre a reçu des coups de pied au cul, tout pape numéro un qu'il fût !

Le genre humain est fait aussi pour rire et non pas seulement pour psalmodier des litanies, réservées aux grillons ou à la mer.

Je ne suis pas une mouche :

J'aime aussi ces ténèbres douces de la grange, sous-marin englobé de soleil écrasant.

Y sont suspendus, surpressés, ces parfums de foins coupés et nourrissants.

Tièdeur frissante, cassante, par plaques sur mon corps d'été, qui s'y mesure et se fait soupeser, balancer.

Étincelles de couleurs.

De deux doigts penchés, je skie sur les cordes d'une guitare mauve, et vais suivre leur évanouissement

Loin, si loin, si longtemps, dans la poussière des astres minuscules tourbillonnant dans des épées de lumière.

Je vais, je vais jusqu'au plus pur silence des ans et des choses. Je re-meurs.

Et je re-vis, bien sûr.

Plus sûr de n'être pas grand-chose que d'être tout court.

Et pourtant, sentir quelque chose de grand (qui chuinte au fond de soi).

L'été trop mûr tombe et s'écrase autour de moi comme des pans d'un bataillon mitraillé à mort.

En tranches, toutes choses autour de moi, hormis moi, s'écroulent.

Moi sauf, Dieu sait pourquoi. Dieu le sait.

Une vague de riens me soulève, m'enlève comme au ciel... et je retombe à plat.

À peine m'assoupis-je (et je me sens presque bien) qu'une étrave vient fendre ma poitrine et me mettre à mal.

Mes jambes écartées font une vallée où s'engouffre une armée terrible qui me découpe en deux et me pose une question affolante :

« Toi, le riche, pourquoi es-tu là ?

Il faut qu'on ouvre le passage, pour qu'à travers toi, toi immolé, nous abreuvions nos troupeaux, fassions manger nos familles étiques.

Nous te plaignons, homme barrière sociale, mais tu nous es écran.

Derrière toi, par delà tes entrailles, se trouve, c'est ainsi, notre Terre Promise qui nous attend.

Il faut absolument, impitoyablement, que nous te traversions, accablés de ton sang, salis de tes parties vives épanchées sur notre chemin.

Entends-tu derrière nous les murmures de leurs mains affamées, inexorables ?

Elles nous poussent, comme des pousses de bambou après la mousson.

À travers toi nous devons passer. »

Un truc dur s'opère dans mon viscère-cœur.

J'entends, perçois du bout de mes nerfs froids lucides un immense (pourtant que fin, trop fin, trop subtil) déchirement de moi à sa partie la plus fragile, improtégeable.

Toile d'araignée sacrée, palpitante auparavant au moindre courant de l'air ou de sympathie.

Lentement, ça se déchire, s'effiloche, se décharpe en lèvres grises amollies sur les bords de la plaie béante qui s'amplifie.

Sans bruit émis, je crie désespérément.

Le peuple des mouches en marche, aux yeux bridés, s'engage et me viole, puis me dépasse.

En deux ou trois, je me fends ; je ne me défends plus ni ne résiste.

Un chant très doux, très triste, pleut de l'intérieur et monte comme un parfum.

Hymne affreux.

Je suis devenu le Jourdain qui s'écarte, à sec entre deux pans palpitants.

L'arche sainte passe.

L'avion au ciel passe

Coupant le temps

D'un sabre

Mince

Et clair.

D'un côté hier ; de l'autre, déjà demain !

(Juillet 1963)

La fenêtre fraîchit et bée
Entre
Le nous enlacé et
Les grandes chutes d'eaux de la nuit.

Parfois l'œil est boxé
Par un bruit
Orange
En relief,
Locomotive haut-le-pied
Ou coup de pied d'ange ?
Sur le fond rideau-de-pluie renversé
Où se fondent verticalement
Tous les gris !

Mon bras, sous ta tête trop lourde faite,
S'endort,
Se coupe lentement ;
Puis se rompt
Et s'en va
En courant

Emportant mes cinq doigts
Pleins de cris, de sable et de cendres.

(Août 1963)

Une goutte de rosée sur une flèche de gazon posée.
L'aube la touche
Et mon œil accouche d'une étoile infinie
De sept feux successifs irisée.

Merveille de cris,
Silence du cosmos en bris.
Un scarabée passe et s'éteint
Dans l'herbe de la mer
Effarée.

(Novembre 1963)

SCULPTER DE LA
M U S I Q U E
V I V A N T E
MOUVANTE
À L'IN –
FINI

(1^{er} décembre 1963 – transcription d'un poème de 1945 : vingt ans déjà, ou presque !)

L'arbre (renversé)

Je voudrais
M'écouler
Comme un fleuve en larmes,
Ou gémir de vague
En vague amère. Hélas
Ne puis.
Ne suis qu'un arbre de bois
Où les enfants épris feront leurs cœurs de foi !
Et quand, dans le vent,
Crierai
Ma honte d'âme,
Enfants, écoutez-moi, pauvre arbre,
Je grifferai le ciel
Tel un fou, tel un saint,
Faisant trois signes de croix.

(2 décembre 1963)

Oh ! Mes symphonies sur l'herbe teinte de mon enfance.
Les thymys sont des cyprès nains qu'ensanglante, douce, l'aurore.
Merci aux petites fraîcheurs, ou à l'éclair violet des petites frayeurs.

Ces parfums à dix doigts violonnent avec espérance,
Échevelés de désespérance, sifflets d'admirateurs effrénés.
Je salue, re-salue, les pins immenses,
Voûtes ombres qui s'effondrent obliques d'ovations,
Des murs d'applaudissements tombent par pans
Sur mon thorax qui se bombe sous l'effort de résister,
De faire moins battre mon cœur trop fier.
De vivre quand même. Je me gonfle et crépite intérieurement.
La salve se fait quadruple.
Je quarantaine mon étonnement d'être si reconnu,
Tant aimé d'un public veule et si cher.
Qu'elle pivote ma mort en vie éternelle !
Les substrats affluent à l'épiderme.
Des voiliers blancs morts depuis longtemps
Remontent et plus flasques reclaquent au plein vent vert.
Comme mille printemps !
On m'embrasse sur la nuque de légers nuages chauds.
J'exulte et me retourne dans ma tombe de chair humaine :
Un archet divin racle sur mon dos recouvert de bosses et d'écailles diamantées.
Ça brille et ça fait mal, l'Amour vivant qui me suce mon moi
Diminuant et pourtant surhumanifié.
Quelle terrible chose, cette mort donnée,
Ce don suprême de l'Amour, à l'Amour !
Job voit Dieu enfin, d'homme à homme. De Dieu à Dieu.

(15 décembre 1963)

Un homme nu

Un homme nu

Droit, adossé contre un mur immense, blanc.

Face à lui mitraillent de terribles musiques bleues modernes.

Il en est pénétré.

Invisibles, mais si aiguës flèches au flanc du Sébastien de chair douce.

Des gouttes de cristal tombent d'un verre à pied trop plein

Où court le doigt agile.

Que les aigles tournent, tournent, planeurs brillants,

Autour d'un coryphée couronné de cuivres,

Mais où passe parfois dessous les plumes retroussées

Une ombre noire, plus que noire.

Nuage de bûcher, poussière de carne sorcelière envolée en tourbillons.

Neiges noires.

En fond : des lambeaux de ciel trop bleu, trop pur, comme toile naïve,

Sourient béatement par moitié de figures, face et profil,

Et renversées à la fois.

Y nagent des grappes d'yeux étonnés,

Angelots baroques dédorés aux rondeurs grotesques.

Mais la falaise est LÀ ! L'homme, toujours plus nu

Encore par l'absence d'arbres dans le paysage désert gravé à plat.

Lui seul, l'homme, gravé en fil droit,

Perle son sang blanc sans couleur amère.

On aurait envie de pleurer, respiration tabatière,

Si ce n'était dû à ce vent constellé de silicates argentés,

Micas coupant l'épiderme interne du nez et de l'œil,

Givre prétentieux faisant croire que c'est lui l'auteur direct,

Le créateur de mon besoin de larmes.
Il se prend pour ma propre source alors qu'il n'est que l'agent,
Le milieu, la musique d'accompagnement.
Tandis que des nids de cigales irritantes rient et se moquent,
Petites scies ironiques.

Le vrai climat, c'est la chaleur de la fournaise blanche.
Condamnation à mort, injuste comme un enfer mal compris donné par erreur.
L'homme subit son tourment sans comprendre, à la Kafka si tendre.
Et il lutte désespérément contre lui-même pour vouloir accepter.
De tout son être il voudrait le *Largo* de l'apaisement,
Mais il n'en est (il faut qu'il l'absorbe) qu'à l'*Allegro* déchirant.
Il mise, et se crispe sur son âme forte qui s'en va,
Fustigée, lacérée, par longs morceaux sanguinolents et bribes vives.
Ses racines, on les tire. On l'allonge vers le néant.
Peuples de violons le violant au plus intime.
Races de vipères l'étripant et le commordant au tendre,
Suçant sa moelle spirituelle.
Alcools anglais le brûlant dans sa virilité.
On l'écartèle à mort... À mort !
Pourtant des ondes bienfaitantes,
Spirales azurantes déroulées et réenroulées
Arrivent le renourrir et lui communiquer élan à survivre,
À espérer la libération.

Ainsi le requin bleu harponné au ventre se débat
Et mord la mer-mère qui le porte et réallaite
De ses sels puissants et de son propre sang.
L'onde tourbillonne et tourbillonne cette encre en rubans effumescents

Qui l'allège et lui suscite fausse chaleur de dépouillement.
Perdant de son corps, il croit gagner de l'être,
De la puissance à re-être nouveau et donc jeune,
Et donc puissant.

Pouvoir tout refaire, tout réentreprendre, redevenir.
Mais sa lymphe file, dans l'élément hypocritement ami,
Débilitant, mortelle saumure, enfer de mensonge.
Il se demande (et se révolte contre ses parents, ses géniteurs)
Pourquoi il fut mis au monde pour souffrir pareil tourment.
Il devine, bien sûr, qu'un destin hors série lui avait été assigné,
Mais personne (à moins que son initiateur eût été prévu,
Et fût prématurément et accidentellement mort)
Pour le lui expliquer, pour le prévenir !
Il ne sait donc rien positivement.
Il doit tout réinventer des mystères les plus importants
De son être vif et éternel.
Pâtir en devinant que c'est bien une Passion,
Mais pour le Salut de qui ? Pour le rachat de quel affreux sacrilège ?
Job, lui au moins, avait la foi simple de ses ancêtres, un peu puériel.
Et Isaac qui fait rire :le jugement brut de son père le vieux sacrificateur !
Lui : rien ni personne. Pas d'herbes ni d'oiseaux,
Ni de sources dans ce désert terrible de moi en pierres trop blanches !

Des murs de notes, oui des murs de notes,
Des pans de rythme tombant comme du soleil en morceaux,
En tranches régulières, prismatiques.
Négatif photographique géant, blanc. Lunaire décalcinement.
Dessous : tambours hostiles. Dessus : lueurs d'affolement apocalyptique.

Pluies de traits enflammés sans vivante flamme
Griffant par travers toute cette chimique pure.
Comsum ! Grillage électrique par rayonnement,
Incompréhensible dactylographie diabolique.
Cristal-poison. Des mutations horribles s'opèrent.
On m'ouvre à vif. On me dépersonnalise avec des langueurs délicieuses,
Arpèges savants sur mes nerfs par des parfums d'autrefois,
Amoureuses mortes qui me caressent les cheveux,
Électriques, crépitants d'étincelles !
Oh que j'aspire à une vaste kermesse de joie débordante
Avec mon vrai Seigneur !

Eaux coulantes, débridées fontaines, couleurs artificantes sur-modelées !
Vos colonnes retombent en gerbes de fleurs foudroyées, irisées.
Chrysanthèmes en doigts coupés de nourrissons-anges, grouillots.
Vos trompettes explosent de suraiguës et vos tambours crèvent de supraphones.
Que je m'anéantisse, mais dans un TOUT !
Je me souviens d'un coup que j'étais fait pour quelque chose de grand
(Quelqu'un peut-être ?), de magnifique, d'unique,
Devant arracher l'admiration aux troupes veules des générations angéliques !
Accords, accords parfaits, plaqués sur des forêts de harpes célestes.
Cordes basses vrombissant plus vastes que le tonnerre.
La mer soulève son sein sous l'émotion ;
Le glacier tremble et glisse d'humiliation.
Des arbres de mains, par milliers, se dressent et frappent
Le final du concerto en cadence, jusqu'à l'effondrement partiel
Puis total des balcons, des toits, des murs, par ans, par plans, de toutes villes, de tous
pays.
Jusqu'au silence... sacré.

J'aspire à ça : or ne respire que le propre soufre de mon souffle desséchant.
Océan de poussières de moi, vert-de-grisés, atomisés. Je suis le crible du MAL,
La cible des risées démoniaques coalisées contre moi.

Elle ne me touche plus, l'impavide sagesse des Anciens,
Dérisoire tunique de théâtre avalanchées à mes pieds.
J'ai dépassé tous les stades du dépaysement.
Qu'on me fouette et m'arrache tous les muscles, un à un,
Nerf après nerf, avec des griffes d'acier, je ne fléchirai point.
Je ne transigerai pas, moi, là, comme la pierre qui me contreforte,
Et à laquelle, impassible, je me sens enté, greffé, d'âme et de corps, chair à chair.
Je crois à la communion des saints-musiciens,
Qui ne peuvent mourir et sont ici, avec moi, collégialement,
À vivre l'immense symphonie multiple et particulière
De toutes nos créations nées ou à naître.
Mer commune de tous mouvements, océan vibrant des myriades de poèmes,
Vivantes amibes de toujours, de jadis, de demains... divins.

Toutes cathédrales se construisent avec des rires (ou jurons saints)
Tout autant qu'avec des prières (qu'ils sont aussi).
Le maître d'œuvre à la fois Christ et Judas, à sa propre famille,
A son propre moi désabusé.
Oui, je t'attends, ô mon quatuor magique, heureusement,
Qui tisses et tricotes ma trame intime en fil de vie,
En soies frêles mais infrangibles, inlassablement.
Sans ton espérance, je ne vivrais même plus ma volonté de paraître,
De résister à la générale aspiration qui me tire dehors
Et en tous sens vers le non-être.
Cuirasse profonde de par-dedans, fondation invisible et tenace,

Squelette de verre, positivement.

Toute sollicitation qui n'est pas du dedans me rend plus seul,

Plus terriblement jaloux de mon sang,

Pourtant qu'il ne m'appartient pas, celui-ci, gage sacré donné,

Prêté à moi, gérant si volontiers infidèle.

Ô mes quatre fois quatre aïeux involontaires, enfants à l'envers du temps,

Je vous vois. Comment ne vous jugé-je ?

Faillibles enfants, armées on ne sait pourquoi, du pouvoir suprême de donner la vie,

Pire et plus dangereux pouvoir, mille fois, que de prêter la mort !

De vos contes et féeries anciennes, je ne sais plus l'histoire ;

J'ai oublié la suite. Des révélations terriblement importantes à double sens,

J'ai perdu la clé.

La parabole ne me frappe qu'extérieurement

Alors que, dessous elle, je sens, je sais une source de vérité célée,

Secret plus précieux que l'eau la plus précieuse, la plus désirée en mon désert intense.

Je me calcine, je me dessèche en ma fibre la plus fine et intime,

À la fois que je sais, JE SAIS, que l'onde bienfaisante gît là, tout près

En moi derrière un acte facile mais que j'ignore à faire.

Un océan bout et sourd, et se bouscule, là dessous, aux portes.

Qui me débondera ?

Océan immense et commun à toute une humanité en gestation,

Plus humaine que moi. Eau-mère si proche et si lointaine !

Quels sont les cheminements obscurs ou trop éclatants de lumière aveuglante,

Pour que par eux, à Toi j'arrive, ou Toi en moi ouvert enfin ?

Oh que mes racines souffrent ! La soif d'elles en moi monte

Et gagne l'extrême pointe de mon étroit esprit tendu vers l'infini.

Misère ! Besoin de la grâce, besoin de convertir mon être en feu,

En le trempant, réactive laine, dans l'eau amère du rocher frappé !
Mais la grâce mozartienne serait-elle devenue grâce désuète ?
Non : la vague vaut et m'emporte tout à coup.
Les cadences légères crépitent en même temps qu'un rouleau fulgurant.
Trompettes et pointes de diamant tirées en feux
Percent mon épiderme épais juste à l'endroit où il frissonnait de désir.
Picotements de vertige. Vertige de tomber dans le vrai Au-delà ?
Le colosse oscille à la base, s'ébranle, chancelle et s'effondre
Dans un raz-de-marée éclaboussant plusieurs continents.
La musique se précipite vers la brèche sacrée, royale ;
Irrésistiblement me faisant fuir tout moi dans-l'autre-que-le-temps.
Mais cette défaite est victoire.

Ô mystère ! devenant tout entier autre que moi, je me tiens en vérité moi-même.
Ces traits d'eau ou de feu, je ne sais, me tuent et pourtant me pénètrent
Exquisement comme ledard de l'Amour qui m'ensemence
Et transforme la matrice souveraine.
Je jouis donc de ma partie la plus profonde, la plus dure, la plus pure,
Creuset de toute transformation. Enfin, je vis mon Purgatoire de vérité nue !
J'atteins le fond des fonds de l'être. Je fonds de honte et d'exaltation de moi.
Je suis ! Je vis à l'unisson de la vie. Ô le *Largo Cantabile* ! Enfin !
Trompettes, déchirez tout voile ! Cordes, vibrez toute durée !
Tambours, roulez les tonnerres du Tout-Puissant-par-l'Amour !
Extase forte, rythme du silence définitif, global. Incendie vivant !

L'homme nu, les bras écartés, s'est condamné,
Et, avec son péché s'est laissé réduire en cendres.
Le rocher crevé en quatre traits laisse pissier une quadruple source,
Éternellement vive, qui s'en va vers la vallée heureuse,

Ombreuse à jamais !

(28 décembre 1963)

Mes amis morts bougent debout dedans la boue !

Quels voiles de soie trop doux caressent leurs pieds déchaux,
Décourant de leurs tiédeurs coulantes l'ire du sang juste amèrement versé ?
C'est une définition de l'ironie !
Flamme soufflée mais morte-jamais, la guerre est là qui se veut faire oublier.
Toujours prête à repétiller et faire extraflêchir ses feux d'artifices monstrueux,
Éclabousses de sangs vifs et vieux, éternels.
Ce sont toujours les mêmes qui meurent !
Enfants déguisés ou guerriers, vous changez de casques de génération en génération,
Casques moins brillants, plus ternes, plus semblables à cette mère-terre
D'où vous surgissez tout à coup et où vous retournez de plus en plus vite.
Pantins terribles, sautants, sautillants, avec un orchestre d'engins de mort,
À chaque cycle plus vaste qui davantage vous dépèce, vous moule, vous atomise
finement.
Dans pantomime en dents de scie et de plus en plus aiguës
Et exagérément éloignées tendant vers les deux infinis. Accélération des écarts.
Peut-être le vacarme disparaîtra-t-il un jour dans la guerre ultra-moderne,
Superscientifique, tant il dépassera en horreur tranquille l'humaine oreille,
Ne déposant sur l'univers gelé qu'une impalpable cendre grise,
Lunaire, de tumulte apaisé incompréhensiblement.

La pinède résinait consciencieusement dans ses godets pissoteux et passifs.
Une terre riche d'humus souple sous les bottes étrangères ne criait même pas,

Malgré leurs pas sacrilèges qui la blessaient de leur clouterie en creux géométriques.
Ils t'ont fait, les hommes verts-de-gris, creuser ta propre fosse,
Avec tes mains faites pour l'amour et ta sueur vouée aux courses en montagne !
Si pures, si tendres ! Ton esprit tendu vers l'Esprit,
Ils l'ont attaché aux pierres et racines hostiles,
Qui ne doivent pas frapper sec ton pic ou tes ongles
Sous peine de la contre-décharge électrique qui secoue le cervelet.
Rester lucide, digne. Ô mon enfant, mon frère, trahi et pris à ma place.
N'aurait-il pas mieux valu que ce fût moi l'otage du hasard,
Au lieu de toi, l'Archange aux cheveux d'or ?
Tu étais si beau, tellement plus que moi, l'inimportant militant de base,
Le pauvre soldat de quinze ans en blouse scolaire !

Les arbres s'alignent, les fusils aussi. Tes jeunes souvenirs aussi.
Vous êtes plusieurs « partisans ». Dérisoire « parti »,
Ramassis improvisé de communément désignés seulement à partir ensemble.
Destin de voyageurs anonymes dans le même rain fou sautant du viaduc dans l'au-
delà.
Une branche basse de sapin, maternellement, rugueusement,
Te recoiffe ta mèche folle de devant,
Boucles de violon désaccordant rattrapées en spirales griffeuses.
Sapin de Noël chargé d'étranges bénéfiques.
Girandoles tournoyant hypnotiques, prismes magiques vivants.

On continue le scénario dumatin. Y croies-tu vraiment à ce rêve d'un autre âge,
Avec ces anachroniques soldats-bourreaux que tu ne fixes ni au XII^e ni au XX^e,
Ni au temps d'Hérode. Lances ou lance-flammes ? Quelle différence ?
Pourquoi pas Martiens ? Qu'importe, ta vie est là : UNE,
En dehors du temps des autres hommes. Or c'est pourtant pour eux,

Pour tous ceux-là de ton temps jamais démodé que tu meurs.

Que tu meurs, entends-tu ? Et tu ne les connais pas.

Année 1964

(Janvier 1964)

J'aime dormir la nuit quand ta figure coupe
Dans l'anse de mon cou
Une moulure pure, ni proue ni poupe.
Elle, en songe, balance et s'avance d'un fil
Tel l'étranger cancer, à la fois danseuse de face
Sur place
Mais qui déambule d'effroi par le profil
Tout à coup
Ironique figure, phantasme,
Ambigu
À la Picasso
D'amour je louche ému
Jusqu'au spasme
Et le trouve rigolo !

(28 janvier 1964)

A corps – le – bras
J'ai pris l'aube d'été
Sous sa chemise
Dés-étoilée
Et puis ma bouche
Sur sa bouche encore

Ennuyée,
À-mort a dévoré
Glaciale blessure, tout embuée
Trois trop mûres framboises écrasées.

(4 mars 1964)

Le « rose »

Moi,
Le « ROSE »,
Je ne l'aime guère.
Ou il rit bêtement comme un ruban d'enfant sucré,
Ou bien il provoque, entrecuisses de fille chaude d'été écartées.
Parfois, paraît-il, il se peut admirer, hors chemise,
Au bout des doigts antiques de l'aurore ;
Mais moi,
Alors
Je l'appelle...
Autrement.
Sa couleur indécise, femme-enfant,
Aiguise mon ressentiment,
Comme une ébauche
D'hermaphrodisme imbécile et sans signification !
Son absence d'audace me donne la nausée.
Le rose, ça pue !

(8 mars 1964)

Mes vieux yeux gris s'usent sans cesse sur ces murs bleus.
Ville ! Comme chair vive s'écorchant sur l'aspérité
Des choses nues,
Monstrueuses toiles-émeri. Cristaux grossis à un pour mille.
 Ce qui fait mal, c'est ce qu'on ne
 Comprend pas. En vain
La pluie miroite sur les toits en zinc,
Et souligne maints mirages gris
 Volutes d'esprit,
 Des volets fermés à demi sont très courtois ;
Ils saluent et suggèrent, enclins,
Mais ils ne violent pas,
De leurs vis-à-vis paternalistes
Mon pauvre regard sans âge
D'enfant qui n'attend plus.

Car il a tant plu sur les toits
Et sur mes ans !
Ah ! Tant mû d'amours mortes
Et abandonnées d'idylles faciles !
J'ai trop cru, trop écrit ;
J'ai rempli d'encre
Ces mille nervures de leur sève indécise vidées,
Pour natur aliser
Ces momies vivantes

Que furent mes amantes délaissées
 Pétales de rose indictionnarisés
 Morceaux de peau vive arrachés

À ma virilité !

Souvenirs, souvenirs, vous n'êtes que des triatres de moi,

Signes de mon impuissance à vivre !

Or je ne sais que survivre du moindre émoi.

Souvenirs, mille mouettes

Mouettes milles, sale gris

Sur le plus sombre gris de l'océan.

Silences en cris, ailes ;

Iqués sodains

Ou doutes planant ;

Je redoute, lourd déjà d'elle,

Le moment-dédain

De la vérité !

(8 mars 1964)

Folle jeunesse !

On sclérose

Toujours trop tôt

Nos jeunes roses élancées

Du sentiment

On apprend à se protéger, à douter
Des autres.

On grisifie la vie.

Qu'importe la raison des vieux,

Des presque-morts,

Jaloux peut-être, trop amoureux parents, de nous,

De notre jeunesse

Qui pousse

Aux excès.

C'est beau l'excès de vivre, de s'épandre,

De s'éprendre,

À toutes ronces du chemin.

Tant pis leurs piqûres ! Le sang est fait pour couler.

Couleur voulue par Dieu pour teindre

Passionnément Sa Création, Son Sang !

Le loup existe pour mourir sans la neige,

De lui maculée, ô rose rouge étalée.

(Mars 1964)

La rose enfilée

Sur l'aiguille où enfile le file,

Ô ma fille, ma fille !

Sur le Nil tu refiles

Du bleu, du bleu, du bleu de nuit.

Oh ! La file, la file

D'esclaves chleus

Qu'à coups de fouet on charge

Sur les lacs endormis !

Livres épars, jouets désagrégés.

Toi-même

Rouge à tranches dorées tu deviens image

D'Épinal très ancienne

Avec tes longs cheveux d'Égyptienne sage

Et ton espiègle derrière dressé

Fanal sans âge

Sur l'océanique grand tapis du salon.

Oui, Reine de Salomon,

Tu es rêve réel,

À quatre pattes sur la verte

Mappemonde où cent bataillons

Se font

La guerre ronde, sans haine, sans perte,

Saccadé carrousel

Dont héros tombent pour rire.

Morts pour mériter ton sourire

Cruel, sans pudeur.

Petite déesse de la guerre.

Tu règneras, va, sur plus d'un cœur ;

Et celui de ton père, béat,

Plus jamais ne sera le doux Seigneur !

Sur l'aiguille on enfile le fil

Ô ma fille, ma fille.

Sur la vie, on enfile les douleurs.
Larmes, charmes, perles amies,
Mais les rires aussi en six ou huit couleurs,
Gros soleils percés d'un tout petit trou.

Eux, dans le vieux salon, qu'on a laissé entrer
Et puis y oubliés
Trois générations.
Ils s'y sont usés, usés, tant à se vriller
Et devenir trop roux.

Par leurs rayons si longs
Ô la rose enfilée !

(Mai 1964)

Fille !

Son corps en son milieu est un piège.

Trop fine la taille de la guêpe :

S o r t i l è g e ?

(Juin 1964 – Poème de 1960 transcrit)

L'Amour vert

(à chanter très, très lentement)

Mon A-a mour vert

Est inl Ass

Able,

Comme les vA-a

-Gues

De lA mer.

Car il vient

Car elles viennent

Sur ce sA-able

Du tré- fonds.

Azur. Azur. Ôh ! tA

Respi-

-Ration.

(Octobre 1964)

Au cresson de l'ombre

Nue allonge-toi.

Du midi cigalant

Mon platane

Protège

Va, laisse la neige

De ton ventre devers ma main

Brune qui pla- Ane

Brûler les doigts.

Du galant ne t'effarouche,

Qui à ta bouche

Boit le sur-rêve

Et le bruit roux

De nos deux étés couplés

Sous même vert toit

Au vert j'aspire

Et de ton sein glacial je veux manger la- A

Fraise dure

Quel pur festin de moi-nafragé ! Ô Nausica- A !

(21 novembre 1964 – Nuit de lune)

Poèmes à lire, poème à dire : « lecture concrète ».

Les délices de moi

En croix

Cloué

Au ventre de ton lit.

Tessons perclus, membres coupés.

Ça et là coulent en carré, branches gammées,

Sur chaux

Blêmes

Des pieds, des mains

Déchaux

Aux veines non encor arrachées
Billebaude : mon ici et mon maintenant.

Il fuit, le vilain tonneau
De mon moi
Aux rêves pourciaux
Que plus ne trinqueballent
Les temps puants du métro.

Vient que vaille
Rien que le temps
D'un troupeau stoppant
Le fleuve gris de la route mouillée
Sous mon ennui roulant. Rails.

Enfin tout
J'oublie.
Sourire à la gorge me prend
Et m'oblige,
Noblesse,
À pleurer
 Sans que m'essuie
Le racle-glace
 Ou l'éclair
Des feux clignotants.
 Qui aurait donc envie
De s'arracher un ongle à vif avec les dents
Pour voir
Pour rire ?

J'aime mieux
La douceur du temps qui
Me boule en dedans,
Toujours plus en dedans de moi.
Je me fais vieux !
Je pleure si
Doucement.

Ma tombe fleurit de givres-sentiments
Contre ses murs suintants :
En roses,
En ronces.
Romantique, va !

Pas qu'une fois, j'ai fait l'amour avec ta mère, poésie !
Elle était grande et moi petit. C'est bien elle la maîtresse, la scorpionne féconde.
Car « l'inspiration », ça commande tous les pris-
Partis.
Et l'odeur d'une pomme, en somme,
Elle pourrit notre nez d'homme comme
En paradis
Par un charme pris. Tout lui est permis.
Qu'importe Parme et le prix !
J'ai un angle d'ongle qui crie.
Irritatis destringans.
Voulant du sommeil
Les ciseaux

Aux soleils

Coupants. Elle s'en sert, pour me tenir

En éveil, et faire « ses » vers. Elle rit.

Je te crache à la figure, ô Lune.

Tourment trop rond.

Tes vers soufflés à travers

Mes volets infidèles

Me relèvent vingt fois de mon lit douillet

Pour se faire

Écrire,

Tant inquiet ils me tiennent

Qu'à cette fin arrivés.

Ô supplice, ô Lune pleine,

Inflexible Muse.

À quand le lait de ma paix ?

Dans la bêtise commune

Et le silence sans pieds.

La jeune harpiste
Aux deux mains
Cou – péés
Jou –
E
Sur
Six grosses
Cordes du
Malgré TOUT.

(Décembre 1964 - Petit Christian³ écoutant Schumann)

Le soleil va se lever.
Je vois déjà ses cornes.
Ses petites oreilles.
Tout s'effondre. Je ris...
Un petit cochon qui danse,
Un lapin joue de la guitare,
L'autre du pipeau...
Je brûle ma chaussette,
Mais je fais semblant.
Je pense beaucoup de choses,
Le monde entier.
Je te déshabillerais un petit soleil !

³ Plus jeune fils de Christian Finaud, alors âgé de 3 ans.

(Décembre 1964 – Matin dans un train de la banlieue parisienne)

L'aurore vient en larmes dans vos yeux.

Y passent des trains

À l'envers , vite, à l'improviste,

Tout en vitres et éclairs !

Quelle nuit, crème, vous lava du hier

Tout près qui vous quitte

Ennuyeux

Ô belle toute en yeux

Ouverts

Sur le corps balancé de votre corps encore endormi.

Votre blobdeur coule et bouge, filigrane

Mobile en reflets tristes ici

Et là le lond des vitres,

Glaçons de miel en langues diaphanes

Vaguant à peine sur le rivage

De votre cou

Et jusqu'en l'ombre pointue de ce

Menton mou.

Aucun sourire, aucun apprêt

Dans ce masque en chair nue

Aue nulle bouche ne plie

Mais si fin strié des plis d'un long lit.

Il hoche, glisse, lisse, à votre insu
Tout vous livrant à mon avide
Désir de vous lécher les joues,
Si claire pêche au duvet doux.

Mais dehors l'hiver ouvre ses fonts
D'air épais
Avec gant d'ambre
Et fleurs d'oranger.
Lents comme l'aube se défont
Les liens des choses,
Lumières mourantes de nos si vieux décembre,
Décors déteints tombant par pans entiers
De la ville prisonnière, tout au long
Des potences cadencées
De chaque caténaire.

Et il pleure en vos yeux obscurs
Ce lent ciel carré. Il pleure tendre
Sur vous-même penchée, perdue,
Le front au front scellé, et vous fait
Double fontaine
À quatre boutons parfois jais, parfois azur.

L'aurore vient en larmes dans vos yeux.
Y passent des trains à l'envers, vite l'improviste
Tout en vitres et éclairs.

Année 1965

(Janvier 1965)

Autre poème au lit, du Recueil « Poèmes paresseux »

ou :

Volumes nus de moi cet homme phosphorescent

Mon gauche est pris sous le creux rocher de ton cou
Tandis que bat et nage l'autre aux vagues
Du lit.

Que ne puis-je l'arracher du piège si doux
Sans crainte de rompre de ton rythme d'algues
Balancées
Le *lied* ?

Tu tournes et bascules, continent lent
Dans la cheleur-mère de mienne nuit
D'amant

JE TE CRÉE, te moule et te modèle

En te caressant. La foule de tes monts,
Vallons et forêts, et sources, naît
Sous ma main aui les appelle,
Et TE constitue
Nue
Au vrai monde du rêve,

Et au rêve du
Monde vrai.

Noëls ?

Une nuit craquante de diamant
Incisive et pure
Une étoile se casse sa coquille
Et tout autour bave de la lumière bleue.

On enfante à tous instants
En
L'usine-Dieu.

(Janvier 1965)

Si j'étais
Un grand homme, surtout je n'en voudrais
De statue :
Car cette pierre à pigeons tue
Et ridiculise en somme
Par vous jamais prise, la pose.
Si je meurs ici, c'est une rose
Que je veux, simple mais en vie,
Dans ma terre sise

Et toujours joyeuse.

(Février 1965)

Notre long amour n'a plus de voix ?

Que je m'en étonne pourquoi

Bien avant le jour il s'éveille

Et se digère

À froid.

Je le sais si ne plus il peut comme autrefois

LAUDARE lourd et clair

Puisqu'au lit se préfère

Boulé

Roulé

Moulé

En lent essaim d'abeilles.

Toi sans d'attente

Plus

Fends la fermeture en fer de cette tente

Qu'arrondis nos yeux sifflants brûlent à l'éclair

Blanc

Celui qui ne tonne mais déchire toute fente.

Perçois : l'aube appelle

Fracassant silence battement de quelles

Ailes ?

LA VASTE MER MOUVANTE LAVANDE LÀ-BAS

De nous attire

Ce

Qui ne résiste pas.

Dévêtons-nous vite de nos habits de chair

Tiède par trop de ouis.

Dénous nos jambes et nos cris maupiteux

Entrelacs mous garrots mauves

Où la mielle peur de nous perdre se love

Entre nous plus fidèle serpents que celui

D'ÈVE.

Rêves à deux

En bas !

La couche molle fait le membre dur

Mais le cœur aussi. L'odeur fauve

Des amants dépris rancit l'air impur

Qu'en cette cathédrale de toile intime

Empoussièrenet de tant d'étoile infimes

Là deux cloches

Aurorales si jaunes, si paille.

Ô blonde décoiffée sois mon soleil levant

Fée boute-moi hors de moi-même

Si tu m'aimes

Sinon de nous plus rien ne subsisterait.

L'or

Noir deviendrait, et ton sourire semence,

Laitance de poisson mort,
De sable mort.

 Brisons ces liens d'entrailles
Ces corridors entre nous secrets
Dénouons nos propres serpençes
Qu'enfin debout re-nés nous homme
Et femme allions ensemble
Tels deux galions épaulés d'orient
Vers l'abîme
Vert qui bout qui tremble
Du M O N D E.

 L'ultime fin du voyage à deux
N'est plus notre île merveilleuse
De la Cythère chocolatée
Plus n'en chaut d'armilles ou sextant
Vieilles étoiles et Bételgeuse.
Le temps n'a plus heure ni ronde
 Pavillonons notre bel amour éclaté
Pour qu'au vent des AUTRES il se donne
 Qu'avec nous il vienne le jeune le jaune
Verdissant explosif notre
Joyeux ami : s o l e i l !

Reculons d'une aurore
Notre jeunesse éternelle.

Ibsen

Dans le blason de mes yeux trop bleus

Le vieux jour baisse

La lampe j'ai doublée pour qu'entre

Mes tempes de lait griffées cesse

De reculer le vélin aliter

Et que plus noire coule l'encre

Où trempe

Tout mon purgatoire.

Il défile lent sur mon papier

Page désert de neige

Chair d'ange aveugle

LE TROUPEAU DE LUMIÈRES

Rennes en plus blanc.

De Newton divers annaux beuglent

En se traînant sur l'aire qui SAIT

De ma longue piste à pièges

Sans signes

A t t e n d r e.

On lisse de la mariée pâle

Les cheveux

Dignes

Fous épiés

Mais ELLE aussi elle SAIT et

Sourit
De la surprise affreuse

Que délicate elle offrira

À son monde pétrifié.

Quand tu entres dans l'eau, ton ombre ne te suit pas.

Elle s'arrête ;

Ou seulement y pénètre l'idée de ton ombre,

Mais elle ne le sait pas.

Et l'autre t'attend, toute bête,

À t'épier dehors toi,

Planant sous la queue occellée du vaste paon.

(17 mars 1965)

Souvenir aixois⁴

Matinées de soleil.

La canal scintille d'idées.

La jeunesse sent la vase un peu

Mais s'interroge. C'est gai.

Un certain bleu

Du ciel d'été

⁴ Christian Finaud a été étudiant en droit à l'Université d'Aix-en-Provence pendant la guerre.

Hoche-queue léger pèse
Et s'appuie sur nos épaules serrées.

À chaque pas
 On pose des roses

Ou des orties :
Pied droit, pied gauche,
Sans cadence boche
Ni entrave autre aue
Cadence pour pas-de-deux.
Qu'a de haine
Ma maman
Pour tous ces gens
Étranges
Ange passants
Et de crainte, pourquoi ?
Moi, je les croise en riant
Car je les crois
Astres
Fastes
À rencontre.

 Toute ma vie tient contre
Tout contre
 L'écorce du Monde.

(18 mars 1965)

Demain c'est la jeunesse

La mort c'était hier

Derrière

La barrière

De ma mère m'enfantant.

Avant c'était le Temps.

Mais elle est tenue

La promesse

De mai.

Maintenant battent mes paupières

À jamais

Plues...

Je prie, je ris, je te prie

Que ta main à la mienne se lie nue,

Que mes lignes se marient, se retissent

Et se retiennent.

Allons dans les blés rougis accueillir nos épis

Manger heures infinies les fleurs de lys

De la vie.

Demain est bien

Pour aujourd'hui.

Marie-Délices

L'heure est sonnée

Avançons moissonner.

(23 mars 1965)

Les amours d'Ovide
(Tristes poèmes païens)

Même lorsque je suis au plus profond de Toi
Je me heurte
Au but
Et pourtant ne l'atteins pas.

Un MUR meurt. Une cage ? Un couloir où je nage ?
Sous tant de sable
Où est-elle la porte orange
Qui attend ?
L'HOIZONTAL me fait face à moi
Perpendiculairement.
Aucune trace de passage.
Les fentes
Sont des voies feintes
Des trompe-l'œil dans ce labyrinthe BLEU
D'étreintes
Faussement libérantes.

Écueils l'île du Levant
Mirages l'île du Salut.

Couronnés d'arcs-en-ciel artificiels
Les naufrages dont TOUS intérieurs
Et le plaisir se brise contre l'orgueil dru,
Puis écumeux dégoûline si bêtement
Dedans les ornières poilues
Du faux contentement.

On crie, on s'accroche
À soi, si peu à l'autre qui flotte
De l'autre côté du rêve
Et qui n'entend pas

Les poèmes sont toujours d'amour.
Mais il n'y a pas d'amours quiètes.
Qui dit deux, dit combat.

À deux mains
 J'ai compris
 Et resculpté
 Tes flancs
De violoncelle blanc,
Respirant l'amaryllis et la verveine...

AMAZONE au sein coupé tu t'es fait monter
Comme cavale sans sell en été
À même l'âme.

Mais à peine cambrée ta croupe a brisé
Mon élan et jeté bas mon bissac de fruits

Je t'avais pourvue de fleurs, de plumes,
De fourrures et de clochettes de fruits,
Pourturée de caresses en couleurs,
Massée de baumes odoriférants ;
Vernis tes sabors, peigné ta collerette
De crins soyeux, léché tes yeux prune,
Bu à même ta sallive amoureuse
Pour que nos humeurs ne soient plus qu'une.

Mais tu fuis, tu glisses
Vers quelles amours, quels
Souvenirs adultérins
De notre auparavant.
Entre nous plus de chemises
Ni de pudiques paravents,
Ta sollitude suffit à bâtir
Ton MUR
Ton infranchissable désert
D'un rien
Du fil
De ton sourire ténu
Si hautain, si lointain.

Sous ma main tes masques s'épluchent
Tels parchemins aqueux
Successifs de l'oignon de l'Égypte
Et bien sûr excessif, c'est moi là qui pleure
Alors que je défleure ta marguerite
Virgineuse ruche
Sans cesse renouvelée.

Tu te tais. Et vertigineuse
Tu m'effraies
Au plus pluisant de l'amour consommé.

Ta caresse ici négligemment de mon dos
Flatte le royal manteau
Ronronnant de ronds museles épais
Alors que ce sont des griffes vraies, des épées
Que je désire devant greffer
Jusqu'au plus pur de mon sang bruni
Ta propre sève de plante
Carnovore
Et unie.

Orgasme : quelle ente

De toi à moi me hante,
Me dévore.

Un mot ! Un mot d'amour !
Un seul que j'aurais pu deviner !
Découverte

Ton âme

À nu

À nous !

Une

Lumière !

Et Ovide n'est plus.

Les amours d'Ovide (suite)

ou : Complainte de la maîtresse juive d'Ovide

Quand avec toi mon cher je dors, j'ai si peur !

Qu'un frisson, un parfum de la nuit ouverte

M'éveille et dessus toi

Me tiens comme un aigle vainqueur

Pourtant je la sais la raison vraie, experte :

Je la JALOUSE tant

Cette

Autre

Ève,

Spectre

Douce abeille

De ton « film » intérieur...

Même si c'est de moi, dis-tu

Que tu rêves,

Exclusive j'épie

Ton souffle, tes lèvres,

Tes mains et tes bourses
Et de tes paupières la veine ancienne
Où pulse de toutes images la source.

Même si c'est de moi, dis-tu,
Que tu rêves, Publius,
Je crains et rue vive
Car ta façon de me voir nue
N'est pas mienne,
Et ton sourire endormi, pour qui ?
A m b i g u.

Que suis-je maintenant en toi
À une idée, eue, réduite ?
Alors que je veux t'emplir telle l'océane nuit
Convexe dans le creux du volcan englouti.
Ne faire qu'UN ventre, UNE âme.
Sexe : une forme induite.
L'outil a sa main greffée intime bourgeoise
De baroques fruits
En pendeloques diamant

TOUT TOURNE

Magique ronde d'yeux des MOI
Que je pense que tu penses de moi.
Chacun, dis-tu, est libre
Mais pour se donner mieux
Aimant
Et volontiers : à qui ?

Quand tu te tais
Ton silence, je le hais.
Car je l'imagine
Vers l'Ailleurs qui margine et me perd.
 J'ai si peur que
Tu penches
Vers l'Ailleurs. Mon sang vire
En fielleuse salive.
Or je te vois phosphorescent continent, là,
Paisible et lent
Sur la marée du lit.
Montagne de Boozs endormis sous cette pluie
De mon regard vert-et-gris qui plane
Et t'envoûte
À l'essai sûr de lui
 De mon souffle je te tiens
 De mon doigt te chauffe,
Joué-je.

 Parfois je m'ose
Au simulacre :
T'arracher de ma serre alacre
Promenée sur ton sein de neige
La menue ROSE d'étoffe.
Mais ma colère décidément n'y pose
Qu'un impérial sacre : bouche
Cage renversée
En forme de couronne

Et ronronne
Ses envoûtements.

Le raour de mes yeux remonte jusqu'à ta
Trachée trop sage qu'en enfant
De l'amour repu comme de lait
Imprudent tu m'abandonnes.

De crimes ils SUENT leurs cris
Mes yeux !
Car je ne puis ni ne veux
Pardonner
Ces silencieux signes
Qu'à l'AUTRE tu donnes,
Me semble-t-il,
Des cruelles fourches de tes si doux cils.

Ils bougent, doubles draps nacrés en fine peau.
Trop fort tu roules vers le haut
Tes oculaires mondes ronds
De merveilleux avides.

Qui donc est-ELLE, Ovide,
Cette Autre ? De quel âge ?
Que moi plus jeune ? Sûre, j'enrage.

Est-elle sans défaut
Que moi telle :
Aux seins si d'azur
Aux hanches d'eau
Parfaites,

Sans moindre durillon

À son talon ?

Un corps uni si bien

Pour s'unir au tien ?

Ses mains savent-elles sourire

Ouvertes aux vieux printemps de tes cheveux

Comme les miennes

Qui y charrent tous les parfums légers

De mon été ?

Savent-elles chanter mieux

Le miel du désir et les cascades du plaisir,

Puis le triste lac de l'attente ?

Sont-elles patientes

Et serviles à toutes tes inventes

Rouges sombre

Dedans la confiture de tes lits subits,

Là dans l'ombre

D'un temple

Ou ici à l'éclatante brûlure du midi

Sur la plage

Amie ?

Les verts cyprès sont-ils ses rivales

Quant aux lignes de ses cuisses,

Ou la douleur de la lune

Comparée aux monts si blancs de sa poitrine ?

Sait-elle mordre de ses amades

Tant qu'elles puissent

Tes lèvres grenadines ?
Sait-elle faire l'UNE
Unique urne aux creux immenses de tes mains
Qui la parcourent ?
Est-elle plus que moi
Ton poème d'amour,
Pomme si chère de veilles inquiètes
Et délivrance à courre
Des mots hantants ?

Sa chair plus que ta chair ?
Ô moi qui suis deux fois ta vraie mère
Tissant de jour ton corps nourri de mon
Amour en silences soumis,
Et la nuit te refaisant de ma veillance
À l'ombre de mes fruits.

Mais derrière la flamme
Tu veux une chaleur autre
À TRAVERS LA FEMME
TU CHERCHES QUI ?
Ici je touche le fond de mon propre puits.

Ah ! Si tu les voyais comme ils sont beaux nos pieds
Parallèles !
Quatre chevaux au même attelage attachés
Leur joug d'ambre ne pèse pas plus que l'aile
Du zéphyr ou que l'ombre des pins.
Col sur col ils dorment et si doux se caressent
Sans férir

Les rondeurs blondes de leurs reins.

Mais tu geins

Et bouges ta main de nuit

Vers moi.

Étincelles !

Fleurs d'ail ! Catastrophes !

Frissonne tout mon corps chargé de toi.

Mystère : fol émoi !

Mon épiderme interne tout se retourne

C'est de moi que tu rêves

Maintenant. Je le sens.

Ma mer étalante à ta lente grève.

Alors pourquoi

Si toi

Ne te réveilles-tu pas ?

Ton calme visage

Étrange paysage si pur

M'effraie.

Ta chaleur me fait frais.

Publius ! Sors donc de toi-même

Si tu m'aimes.

Sors de cette gigantesque statue

Trop nue.

FAIS-TOI MOI !

(Je suis déjà tant toi.)

(1^{er} avril 1965)

Partisans

Dans notre dos combien de soleils s'inquiètent

Chargés de toutes nos

Poussières ?

L'ennemi

Vert-de-gris

A cassé les ponts et rendu folles les rivières.

Tout con l'été charrie ses pierres.

Et nous, nous marchons

Vers l'ouest, seul four

De morte farine.

Ô famine !

Le ciel en haillons et nos pieds crocodiles.

D'où sortiront-ils Qu'enfin on se fusille

Qu'on nous débarrasse de nos munitions

En la chair des arbres. Tant pis ou de ces hommes sans la faim

Qui nous font

Ainsi tant souffrir

D'où ? D'où ? Ici ?

Vont-ils surgir les noirs canons

De leurs yeux ronds stupides

Mais soufflant la mort amie ? B l e u e ?

(Conculcaverunt me inimici mei

Tota die...)

À toujours suivre
Son ombre falote, ivre,
Il fait chaud trop ; à désespérer nos sciences
Du SUR-VIVRE !

L'air
N'est plus
 Qu'UN éclair
Lent
Lent
Aveuglant
De terrible !

(2 avril 1965)

Toulouse-Lautrec

DANS NOTRE JARDIN D'ENTRE LES TOITS
EN HAUTEUR POUSSENT
LES FLEURS
 SAUF MOI

(Avril 1965)

AIMER ?

C'est mourir
Déjà
À ce que l'on aime.

Ces marronniers immenses
Océanent sur le ciel
Arrondissant leurs mammouths
Verts
Par mille candélabres (anniversaire
De qui ?)
G a r n i s
Offrande de fleurs de chair
Trop blanches ou là rosiers
Déjà du sang du petit
Dieu aux doigts piqués :
P r i n t e m p s !
Et quelles différences
Des ronces ou des ongles
De l'AMI ?
Dans l'air on nage debout
Et boit de la terre ocre
NOIR est le VERT !
Gazon de sabres au jardin
Du Cédron où l'on coupe
En vain oreilles capitaines.
Un baiser trahit toujours

Quelqu'un,

Et sa main par derrière

Ouvre des sacs de monnaie

Qui trébuche, et roue, et crie,

Crie

Crie

Tout le poids d'un sang.

MAINTENANT JE SUIS TOUJOURS.

(Juin 1965)

Retraite

Aspire ta vieille paresse

Re-jeune si pur du vieux.

Attend que du Vent les grandes paumes

Sur tes tempes se posent

Lissant tes beaux cheveux blancs,

Calmantes caresses ?

Elle bouge pourtant la chose

Dans le trou de ton dedans.

Une, deux, trois Clarisses dansent

Si près de ces tombes joyeuses

De leurs antiques planteuses de cyprès.

Six chiens rient bien assis

Sur leurs petits tambours,

Tandis qu'égosillent

Par mille les folles baïonnettes.

Sur le front des murs de l'été si pur

Elles crient : BLEU, les roses

À force d'être rouges.

Été. Étés ! Avoir été !

Ton âge, mais tu le sens

Va plus vite que ton sang.

Quel dommage tous ces :

NON – ET POURTANT !

Ces nuques touchées des yeux

Quelle douceur retenue !

Qu'elle fait mal, sans rendre

Toi eunuque pour autant.

Les belles non eues, les regretterai-je ?

Et tous ces soleils pas vus,

En aurores, mal levés ?

Va, bohème de ton temps,

Où bon dès lors te semble.

Ne te refuse plus rien.

Laisse sourire ton âme

Emplie du Souffle, et à TOUT

É t e n d u e.

L'argent des oliviers ruisselle

Entre ces grands bras gris

Surgis des lits de malades,

Des civières, des grabats de prison,
Des sillons de la Peur ; aisselles
Fumantes du désir de survivre.
L'or tombe du pus muté.
Mais ton ombre passe, sur tout cela
Laisant son sillage – miracle.

Ô toi, poète,
Pincette
Portant la braise du feu
Sur le bout de la langue.
La jeunesse du monde, c'est Toi !

(29 juillet 1965)

Tout le monde peut être poète.
Chacun EST poète de son instant.
Si pur, si soi-même.
Incommunicable, directement –
Mais la Parole est là : musique ?
Avec ses charmes,
Ses mystérieux cheminements
Possibles jusqu'au encore-cœur.
Du-cœur-aux-autres-cœurs-simples,
Qui refont les nécessaires bâtiments,
Appareils de l'entendement-sans-fil
Pour ces amis (avec parti pris) non-sourds.

BACH DÉCHAÎNE... ! POÈME LIBÈRE

Tous nos rapports faussement compliqués entre nous,
En fait si vrais ;
Si nous évitons la théorie a-priori
TRANSFUSIONS chaudes de sang noir à sang blanc.
On aime tant tout !

Soûlerie ? Confusion mentale, sentimentale ?
Connerie ? Folie du refoulement d'enfant de cœur ? –
Peut-être. MAIS quelle délicatesse dans le toucher,
À ces êtres que nous frôlons – Quels échanges !

Bronzée lumière d'août. On se nourrit d'être...
On vit à force de vivre « avec ». Vivre unique, vivre avec !

La manne neige, harmonieuse et pure,
D'un ciel étrange, étranger,
Dessus nos mains noires de mineurs charbonniers ;
Dedans nos paumes habituées au péché
(Toujours) doublement solitaire.

Et l'eau pure du ROCHER éclabousse nos bouches avides,
Flammes d'artifice, tourbillonnants soleils
Sur nos faces desséchées roussissant nos barbes hirsutes.

Voluptés célestes poussées de qui ne sait où ? MER, mer amère.

VIVRE COÛTE LA VIE.

La vie a un goût d'éternité, comme la fontaine celui du fer par où elle est passée.

(Août 1965)

Arrivée à Marseille

Si tu aimes l'immense nue diffuse
Sur trente villages drus
Qui se poussent, se boutent et se culent,
Riant l'injure en grec,
Sur les gradins vieux de Marseille
Arrête
Et respire pareil
Ton plein sang de l'été.

Aux rires elle donne un goût d'ail,
Aux larmes des yeux noirs et secs
Et puis de grands gestes à tout.
Noble époux mal aimé de la
Fuyante mer au col si doux !

Mais si tu veux bateaux en bouteille,
Rapporter du touriste souvenir
Laisse

L'aube lie-de-vin pâle vire au rose moqueur.
Ton front nordique se remarque
À certains feux de ta maladie.
Tu sues les perles grises
Sales ici de ta vie.
Regarde-toi dans cette banale gare
Napoléon Trois comme
Toi.

Fierté morte déjà de sa fumeuse hauteur
Impérialement bourgeoise.
Classicisme de fouâtre !
Dieudonné ! Ton dédain ne domine
Ton dièse désir de
S u r v i v r e.
Vois : entre dominos de cris coulent
Longues
Mains de ruisseaux faméliques
Couleur parme, puis myosotis.
Quelle vaste rumeur bleue monte, houle
Lente et te gonfle d'un soupir rare
Au basilic ?

Dilate ton âme, si tu en as...
Le grand escalier clapote
Et rit de toutes ses dents
Fausses comme au théâtre.
Il aspire, il tente,
Pianote l'Orient vertige.

Mais on se sent trop collé à soi
Tissu froissé de chair froide,
Hure au mauvais café noir,
Soutane rance.

Le cœur bat des ailes, valises
À la main.
On descend un volcan éteint,
Marches à anses étroites
Trompe-l'œil d'opéras d'air étranges – Enfers de soi ?
Enluminées de vraies étoiles vivantes
Mains coupées emprisonnées sou verre,
Et de roides insectes : bêtes-à-bon-dieu, mouches bleues,
Scarabées et cigales
Mortes.

V i d e : tu racles ton seuil ;
Tu rabâches du vent.
Des autres pas assez tu n'attends,
Ou trop peut-être.
Homme du Nord

Désaimanté Septentrion.
L'accueil de toi sera selon
Que tôt tu te donnes.
Espère pourtant.
Là-bas, cette Porte d'or
Vert
En forme de regard :

C'est la M e r !

Avance
Ta danse
Commence en marchant
Déjà
Il bouge
Ton sang dur.
Tu le déboucheras, va,
Ton flacon de vie.
Explose
Vague
AZUR ! AZUR !

(Septembre 1965)

Les soleils noirs de l'été
Obscurcissent
Mouvant de notre œil
Le fond.
À bien regarder où pulse la source,
On la trouble.
Va l'abîme dans l'Autre
Sens.
L'onde se concentre de plus en plus petite, en avant.
Qui retourne sa longue-vue se suce

Son vertige, par trop net,
Vers l'intérieur.
Autrement fond-il et fume le lent sucre
Langoureusement,
Valse, dans, dans la verveine
Tiède, tiède du mourant.

Tandis que notre abstrait s'esquinte en mosaïques,
Libre lys
Fleurit
L'esprit.



(14 novembre 1965 – En écoutant la Symphonie No. 4 d'Albert Roussel)

Le lumignon lent, même d'une chandelle

Me fait du mal aux yeux,

Si peu supportent-ils la lumière

Du feu.

L'esprit en nous de l'homme tant

S'est-il affaibli

À ne plus pouvoir boire à la musique pure

Des génies NUS ?

Contempler, prier, attendre : mains tournées

Vers le haut, ouvertes, oreilles prêtes

À être crucifiées – l'homme d'agir

Ricane,

Engoncé dans sa moiteur d'impuissant,

Complaisant à rien que lui,

Sec de vraie joie

Puisque fermé à ta vie, à la danse russe.

Souffle, mon cœur, comme une fleur de doigts

Dont l'un des pétales, à gauche,

Serait malade, lourd

A mourir

Bientôt.

Soupir

D'amour trop plein.
Des citrons pissent leurs sucs
Acides. Chevaux emballés
Tout mors cassé
Filant le vent, crinières délacées.
L'air fifre guilleret ; l'aube
Tresse
Des champs noirs de terre au-dessous des forêts
Filasses, lichen phosphorescent vert
Chimique triste délavé. Qui trompe-t-on
Sous cette apparence de marais ?

Les écrevisses ont la peau molle, mais
Le torrent caché de faux diamants
Est vrai.
Mon rêve y mord comme un chien amusé,
La lippe bleue dégoulinante dans le courant.
Hosanna ! On cuivre des kermesses
Sans arrêt, mais non sans fesses.
Fêtes ! Cymbales. Éclairs.
Photos : souriez !

Inépuisable la fontaine des couleurs
Irisées
Se met à re-re-tourner. Soleils !
Soleils ! Dansez.
Tournoyez, délices ;
Ciseaux des bras agités. Hélices. Tournez,
Tout mouvement est axé

Sur une divine
Polaire
A l'intérieur. On ne casse jamais le fil !
Ô vous : Astres. Dansez.

(23 novembre 1965)

Le feu crépite cassant ses ongles
Crispés
Sur des bûches de fonte minéralisée
Par nos millénaires très avaricieux.

Mouches blondes qui mouchent
Les morves sacrées du jaune
Gigantesque Cākya-Mouni⁵
Sans ombre
Sur son ivoire rebondie.

Sourires ou menaces ?
Le tri difficile de nos sentiments.
Où va donc l'argent ?
À la mer, on le sait, les rivières ;
Mais l'argent ?
L'argent qu'engendrent les prolétaires
Sans terre.
Prolos tout en mains, trous,

⁵ « Le sage des Śākya », nom principal que la tradition du Mahāyāna donne à Bouddha.

Bouches et re-trous.
Simples filières à sous,
Percées de t r o u s.
Zéro en chiffre ; mais
Nombre de zéros derrière
Le UN ne font-ils pas,
Non ? Les millions ?....

Ma vie ? Un éléphant
Chargé de lourds soucis,
Bombes à la tonne, chargées
D'atomes, qui se balance
Avançant sur un fil du vide.
Un mystérieux aimant le tient
Et l'aide à glisser en avant.
Qu'arrivera-t-il, quand cessera
Le courant de la bobine ?

L'abîme insupportable se fêle
D'une salive de l'amour
(Baveux... ou viril) de Dieu.

Génie de l'inutile,
Indispensable, mon Moi
N'est au fond que flamme,
Feu follet
D'éternité en balade...
Toujours prêt (près ?)
D'exploser.

Et puis un jour, tout bêtement,
On doit mourir
Comme bulle rencontrant
L'épine d'une couronne
De blanches fleurs...
Miroirs tourbillonnants !

Tout
est
si
simple.

Mystère (de) transparence !
L'amour a si peu besoin d'espace.
Bach bat dans mon sang même.
Je respire (de) l'éternel.
Moi tout petit, mais déjà tant l'Autre.
« Participe-présent »
Ton mouvement pénètre ma ligne
Au fil de ma moelle épinière
Et m'agite – unique courant...
VITAL !

(28 novembre 1965)

Sur le sol creux un atome

Roux de moi s'écrase
Quand sure je vois chue
La sorbe d'automne.
J'ai mal au sac de sa peau
Éclatée, navrante sa pulpe
De sucre vécu
Dans une mare de rires échevelés
Elle brille sexe
Mordu, tête
Négrillon mal sabrée.
Son âme bée, montre les dents,
Temps
S'arrête de commencer.
On plonge avec tout l'art du moi
(Serpent : enfant sans mains)
Dedans son propre insolite.
L'étrange n'est plus étranger.
On a bien décalé toutes les pendules
Détaché tous les mots pendus
Tranché toutes les ficelles
Mortelles
De cette vieille corsetière : Raison.
L'arbre n'en vit plus é sa surface. On joue
Sa vraie loterie (Paradis rouge ?) du cœur
Au cœur-du-cœur
Accroché
Si nonchalamment
(Le sang : accord en Si Mineur).
Tout noyau crie

Du plaisir dur

Et d'espérances eues, et puis

Mortes pour vivre mieux en d'autres

Sols plus purs.

Qu'elles sortent

Les jeunes mains pour accueillir nos fruits futurs !

Année 1966

(1^{er} avril 1966)

CHAQUE
HOMME
EST
UNE INCERTAINE
RÉUSSITE
De
D I E U

(27 mai 1966)

Chat

Chat petit chat épines d'aubépine.
Du sang caillé sous le nez des beaux noyés.
Elles arrachent noires croches
Griffent notes entre mes cils.

Chaud du chaud soi ami opine
Au nid de mes cuisses
Lové ;
S'étire crisse
Doré

Tout donné

Chair : E s p r i t

E s p é r é

Si long

Si lent

Si blanc.

L'amant toujours incompris

Le mari infidèle ?

L'HEURE SAIGNE DE CRIS !

POÉGRAMMES

Hirondelles 1

Vifs cris au pic de mes sens

Six stries de craie dure sur

Le fer du ciel

L'AZUR

Grif-

fé

P

I

S

S

E

B

L

E

U

Hirondelles 2

Vifs

cris

au pic

de mes sens

Six

stries

de craie

dure

sur

Le

fer

du

ciel

Pâle

L'A

ZUR

Grif-

fé

P

I

S

S

E

B

L

E

U

(pisse Dieu ?)

Hirondelles 3

Vifs cris au pic de mes sens

Six stries de craie dure sur

Le fer du ciel

Pâle l'A

ZUR

Grif-

fé

P

I

S

S

E

B

L

E

U

(pisse Dieu ?)

(Juillet 1966)

Aux matins du chardon levant

Je m'en viens toussotant des bouts

De charbon ardent sur flaques
De ciel en fleur.

Ô mes musiques ! Pas pesants
Intimes. Violons non raclants,
Tulipes qui calicent tout
Un infiniment allant.

Rousse Nederland
Les épices te poussent et te hérissent
Les poils de l'interne nez
Mais tu n'en éternues
Pas moins lentement.

Ô aspire ici le violet pin qui pissette
Sa résine de piot latin
Sur le bord rond des chaises ex-d'église
Dépaillées en ma chambrulette internées.

(Juillet 1966)

La mer éreintée n'a plus
De sexe : pouliche ? ou
Draps de lit fatigués que roule

Les matins d'hôtel mou
Tout froissés de rêves parallèles ?
Bauges fauve
Ou Vagues sauge.
Sable de neige.
Dessins de vice, de mort ou de volupté, dépassés –

Elle abolit tout figure
La mer, la mer
En moi passée.

(Août 1966)

Je suis un vieil
Etudiant aux yeux frais éclos
Avec barbe mauve.
Sur mes mains du monde
Les matins de chêne
Ruissellent la joie :
Car il me creuse le tympan bleu
Le CRI DES CHOSES
Fauve (pas pensées encore).

N'attende le temps
Ni comptent les heures
Au feu les chapelets !

Nuages et ombres épongent la forêt
Du Gréco à Tolède ;
Étrange perspective de fils d'épées
Qui se croisent en tous angles
Faussement coupants. Cliquetis gelé.
D'où vient cette lumière d'invisible
Source hors-format qui les frange ?

Au creux de moi je scie la lourde boule
Qui me retient, m'empêchant d'exploser
Vers tout (de m'épandre vif en ciel)
Ou de mourir d'une rose !

Rimbaud (?)

Le jour où ma mère mourra
Je serai libéré de moi
L'enfant prodige à qui
Tout (ou presque) rata.
J'irai m'enfermer chez les marchands.

À l'ombre de la joie deux payots blancs.
L'un vers l'autre se penche – Pan !
Je suis mort.

Révélation (double pion à contre-jour biaisant sur damier losange)

Tu louches, ange !

Rien n'est mort tout à fait.

Rien n'est tout à fait vivant.

(Octobre 1966)

Tout NU

Comme UN

A force

(Lasse)

De donner

Tous ses habits

Et tant donc

De se tisser d'ennemis.

Robe d'épines qui sur lui pousse

Et dont, à chaque aube douce, il s'essaie

En vain de s'écharder un peu.

Fais tout ce que tu veux
Sans crainte
Tu peux si peu.
Ou toute mets ta mise d'un coup
Mais alors
Tu sautes !
ÉTERNUE : c'est l'ÉTERNITÉ

L'accord
de
deux
notes
(mystère de Foi)
en crée
trois
à la
fois.

L'ÉCLAIR : vis-le !
Là tu vises le moyeu
De la Roue
Qui le temps broie et le vanne
En plumes folles.
Plus n'y vibrent ombre, ni
Changements bleus.

LUMIÈRE, lumière elle sort des yeux
Quand tu te penches au-dedans
De toi.
(Cette déchirure te fait voyeur pur
Spectateur à l'état brut de ton *Fiat Lux*
Tu ne triches plus, violent
Alors violet).
Tout change en tout.
Toi et l'Ange,
La lumière EST, et naît de
L'échange
D'amour entre eux !
L'Éclair : vis-le !

Un seul homme en prison
Et Ta liberté, ô Dieu,
Est bafouée.

Ô ma joie bien-pensante,
Laisse-moi t'étrangler.

La VIE ?

Un gros poisson doré
Qui rit et foudroie

Autour des cuisses
D'un négrillon
Mi-nu mi-mouillé
I l l u m i n é
De par en-bas.

Tout a commencé de commencer

Les matins du monde futur
Présent juste devant nous bondissent
Où ruissellent les « Viens, allons »
Barissent rose les nuages radioactifs.

Violet l'océan s'enroule
Dans une écharpe de nacre
Doux repoussant
Contre sa harpe de soupirs le vent.

En moi sans draps mugit ma chair
De jeune homme.
J'explose de cris
Et postillonne à la face âcre
De ce monde qui vient
Et tout plein de bras grand'ouverts, moulins
Bleus dégoulinant de vertes tendresses.
Tout commence de commencer !

(20 octobre 1966)

« Job » ou Jobard – Beatnik ?

Moi, j'aime ce ciel qui coule au-dessus
Des rues (plein de paupières)
Comme une deuxième
Rue, de miel, à l'envers.
Du vrai bleu cobalt brisé se venge :
Il piétine élégamment dans poudres d'argent :
Petits pieds, gros nuages.
Le vent pointu à cloche-pied
Coursaute et moineade pesamment
Tandis qu'aux ronds festons de tuiles
Lézarde le soleil.

Ô toits, ces trottoirs terribles d'où l'on, roide,
Tombe mort parmi un seul grand
Cri qui gicle, alors
Qu'entre eux attend qui dort
La chaussée-mirages.
(Trop femme. Trompettes bouchées ? Enclume molle.)
D'où sortent ces sorts que lancent trois doigts de givre rusés,
Et rondoient ces passes, repasses de pigeons
Nus, nageant, pas folles flèches si larges
Ou fallacieuses faux mal menaçantes dessus nos yeux fatigués
Sans défense ni arche

Et nos ventres endormis par tant de marches.
Ce gros moi de tendresse est si ivre !

Oui : à le tordre ainsi, je me suis cassé le cou
En arrière la tête, déjetée, rabattue.
Ouvrte ma bouche
À tout ce qui fut d'en haut et tombe,
Sorte d'égout
En moi pauvre (casse-noisette)
Sorte de tombe.

Regardez : me bras jusques à terre
Ont poussé puisque
Me guider il me fallait ici-bas aveugle
Avec mes œils-de-perdix bourgeons au bout
De mes boudins-à-voir.
(Tentacules à survivre là).

Las, J'AI QUITTE TOUTES GUERRES
(Victoire à moi ?) Oncques disputes et débats.
Ridicule agneau devant tous
À jamais ; mais ridicule tant est-il mon dégoût
Pour le sang
Des colères
Et la rose sale de ces vieilles photos mortes ?

Puis mes poils ont poussé aussi ;
Longs, longs comme mes cheveux blonds,
Cascade lisse et si belle, traîne de roi

Manteau capule tissé d'ors
Et d'ordure.

Mon nez maintenant sait respirer, étoiles
Les plus fins et ressouffler étincelles
D'amour toutes fleuries. Grenade explosante,
Pissure d'anges.

Ouverte ma bouche a rebu
Toute pluie, toute brune.
(ILS y ont craché dedans bien sûr
Aussi, comme enfants dans le puits
Pour voir les ronds, les ronds bleus de la nuit).

La margelle flasque de mes jeunes lèvres
S'est durcie, puis craquelée (fixe
Tel le faux œil du faux dieu) alors
Qu'en fait y chantait silencieusement seul
Un éternel cri, un immense hymne
De profundis clamavi, puisque le trou était prêt pour
La LANGUE unique
L'Épée de feu du Mâle Seigneur vrai.
(Larme de joie ? Sperme de vie ?)

Au ciel merci de m'avoir ci-reverti
Dans la position difficile
Mais finalement naturelle
Du Moi gisant-debout !

Ne suis-je homme libre
Même si

Au col
Cassé ?

(28 novembre 1966)

Arbres ?

De longues mains aux longs doigts de feux éteints,
On les a contournées NET à la gomme
Pour en faire des arbres de l'automne
Sur le tableau crayeux d'un ciel.

Sortes de mortes veines de sang d'étain
Ramettes de verveines en bouteille
Elles s'arrêtent au bord circonstanciel.

Quelle limite juste de leur essor
Vers le plus-être un soir s'atteint ?

Ô folles fumées soudain fermes formes !
PARFUMS ensoleillés de l'APRÈS-MA-mort !

(10 décembre 1966)

C'EST

Beau comme un paysage de rochers au

Matin

Beau comme les mains de la jeune fille

Qui se tue par amour

Pour Vous !

A c c o m p l i s s e m e n t :

Terrible soie se déchirant.

Ô

Romantique Amour Amour.

MOZART N'EST QU'UN ENFANT ?

(20 décembre 1966)

Dans le crépuscule hortensia

Clapote

Un oblique

Pigeon déjà

Bourré de nuit.

Les ombres se font chinoises.

Et moi me tutoie.

JE SUIS.

(22 décembre 1966)

Aux matins du CHARDON levant

Je m'en viens toussotant des bouts
De charbon ardent sur flaques
De ciel en fleur.

Ô mes musiques ! Pas pesants
Intimes, violon non râlant,
Tulipes qui calicent tout
Un infiniment allant.

Ici le violet pin repeint
D'un large coup de feutre
Rond
Son étonnant baptistère
À abeilles essaimant la nuit.

Cas Clovis collectif
Naturellement.
Quelles cuisses de jument haquenante
Ma Clotilde y glisse.
Pieuse maintenant ! Clos l'huis
Tout manteau d'or entr'ouvert, épandu puis,
Si lentement
Si lentement...

J'ai ouvert la fenêtre de toutes les
Couleurs
Et passé
Au travers
De leur dedans.

Sur un tapis de pluie

M'a reçu la lumière

Aveugle

Des GENS.

Que n'ai-je d'eux en plus ?

Grâce égale neige.

Qui sale fond

Rose-Croix

Au fond des rues crochues,

Mais laisse libre les toits d'où l'on ne meurt

Plus.

Des enfants rient et gueulent

La Grâce : ça ? O u i.

Pas ton intelligence barathre :

Non.

Aux matins du CHARDON levant

Je m'en vais tousotant.

(Décembre 1966)

Au téléphone

Une voix

Faiblissant.

Adieu petite main

Adieu jeunesse.

Bonjour aujourd'hui

Tu n'as plus que demain.
Tu n'as plus tes deux mains.
Une te laisse.
Mon aujourd'hui n'a plus que cinq doigts.

C h a I r
C h a I r
Ô TA chair
L'in vraisemblable lys
Que personne ne paie plus cher
Qu'un regard d'envie.

(30 décembre 1966 – L'Aulagne⁶)

Notre anis étoilé ne tourne plus
Rond

(Van Gogh – rêve)

Si les pigeons avaient des mains de chair nue
J'aimerais en être et les poser dessus
Les beaux bras blancs des platanes de ville

⁶ Hameau isolé de la région du Trièves dans l'Isère, où la famille Finaud passait les vacances d'été et parfois d'hiver.

Où les rues sont des fleuves boueux de gens.
Que l'hiver taille ma peau d'écailles.

Ail rosé, joyau de doigts joyeux,
Pour qu'aux sangs des plantes et bêtes mêlés
Plaie contre plaie gel donne l'émail
É m e r v e i l l é

Greffe de griffes et palmes de lune
Mâle, ma paume devenant sous l'appui
Source vice aux matins du nouveau monde
A g i r. N a d i r.

Je me mue bas acrobate merveilleux
L'être bizarre, madragore de nuit.
Rosier crispé de givre composite
Tout à coup devenu
M o u v e m e n t c r i s t a l !

Car à chacune de ses poses l'AIR veut
Lui donner un air, musique spéciale
D'immortelle. Rose des sables ? Abeille ?
Oiseau – penseur – danseur ?
Jouet d'art que l'Ange aurait par ennui
Adoré.

(Moi = blancs – Soleils – fous – de – Vincent !)
Et qui volerait quand
Il veut ; où

Il veut, dans les cieux
Qu'il aurait su me
Ré-inventer !

Un vrai poème :
Ce n'est pas pour les enfants.
Coulant vieil alcool
Ou bois en feu.
Et pourtant !

(31 décembre 1966 – Nuit à L'Aulagne)

L'ÉTOILE BLEUE s'est retournée
Vireuse
Et les cuisses du cerisier
Pieux ont crié,
Tout ébloui de tant de neige.

Ô craquante Bételgeuse
De notre après-
Minuit !

Ma lourdeur des bras s'étonne
De cette éruption de diamants
Armes chargées-à-bleu
Et tirs de plumes d'AUTRUCHES-MAGES.

Dans l'œil de mon ciel
Comme un gel
Mystère-Noël est passé.
Vibre un fil, sillages
De l'Avant-Adam.

ANS ? = poussière(s) de lumière(s)

Et me voici – terre – terre

Comblée
De
Tant de beauté !

Un poème :
Jamais toute musique
Tout gratuite.
Mystère à notre main.
(On manie l'invisible)

Il recèle
Cèle
Et décèle

Toujours (à la fois)
Un message de l'Au-delà.

(Esprit : le dans et l'au-delà des choses)

DIEU

NE
RASSURE
QUE
LES IMBÉCILES
!

Année 1967

(4 janvier 1967)

POÈTE :

Cet arbre

Qui se

Mange

Soi-même

Mordant

Le premier

À son fruit.

(18 juillet 1975 – Banassac⁷)

Mon cœur
Est une maison de papier
Mais avec toi
Dedans
Elle devient
Citadelle
Des Monts de Cristal

⁷ Village de Lozère où la famille Finaud avait passé plusieurs étés, dans la maison de la cousine de Christian.